

LA CACOPHONIE,

COMEDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Grands Danseurs du Roi.



A AMSTERDAM,

Et se trouve A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, vis-à-vis celle du Fouare.

M. DCC. LXXXII.

PERSONNAGES.

SILVESTRE, *Meunier.*

CLAUDINE, *ſa Femme.*

LUCETTE, *ſa Fille.*

VUIDE-GOUSSET, *Procureur, rival de Vincent.*

VINCENT, *Couvreur, Amant de Lucette.*

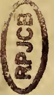
BROUTILLARD, *Clerc de M. Vuide-Gouſſet.*

GILLES.

M. PREND-TOUT, *autre Procureur.* — *Dans le Parquet.*

UN MEUNIER. — *Aux ſecondes Loges à droite.*

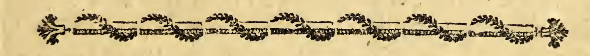
Madame CARPILLON, *Poiſſarde.* — *Aux ſecondes Loges à gauche.*





LA CACOPHONIE,

COMÉDIE.



SCENE PREMIERE.

SILVESTRE, CLAUDINE, LUCETTE.

SILVESTRE, *entrant.*

JE ne demanderais pas mieux que je fuſſions tous d'accord, ſi cela ſe pouvait; mais j'en ſommes palſangué bian éloignés.

CLAUDINE.

Pardine, tu veux toujours agir à ta tête, auſſi. Eſt-ce que tu crois qu'une femme n'a pas la ſienne? N'eſt-ce pas à une mère à marier ſa fille? Ne ſçait-elle pas mieux ce qui lui conviant qu'un homme?

SILVESTRE.

Patata; vous ne penſez, vous autres femmes, qu'à des ſornettes. Je voulons marier note fille à note guiſe; & piſque l'occaſion ſe préſente, je ſommes bian aiſe de la faire un peu bourgeoiſe.

CLAUDINE.

Ah ! palſandienne, je me ſoucie bian qu'elle ſe bourgeoiſiſſe, pour ne plus regarder ſes parens.

LUCETTE.

Je ne ſerai jamais capable de méconnaître mon père & ma mère.

CLAUDINE.

Tais-toi, quand la tête d'une femme eſt coëffée à la mode, & chargée de pretintailles, ça la renverſe ſans deſſus deſſous ; eſt-ce que tu aurais la vanité de vouloir épouſer Monſieur Vuide-gouſſet, le Procureur, que ton père veut te donner?

LUCETTE.

Oh ! pour cela non, ma mère; il eſt ſi vieux, ſi pâle, ſi maîgre, qu'on ne ſait pas ſi c'eſt un corps vivant.

SILVESTRE.

Oh ! tatiguoi, tant mieux. C'eſt ce qui prouve les grands eſprits. Ils ont toujours un air havre & décharné, qui vient de leur grand travail, & ce travail fait venir l'iau au moulin, comme on dit.

CLAUDINE.

C'eſt l'avarice qui ne l'y permet pas de boire, de manger, ni de dormir. Il n'a que le ſouffle, il ferait auſſi mourir Lucette de défaillance.

LUCETTE.

Je le crois bien capable de cela.

CLAUDINE.

Et moi auſſi; je ne voulons pas qu'alle ait à

ſe plaindre de nous dans ſon mariage : pourrons-nous li bailler ce qui li manquera ? Il faudra qu'alle aille le chercher cheux ſes voiſins. Eſt-ce que tu voudrais être réduite à ça, Lucette ?

LUCETTE.

J'en ſerais bien fâchée. J'aime bien mieux trouver chez moi mon petit ordinaire, que de l'aller chercher chez les autres ; ça ne fait pas d'honneur.

SILVESTRE.

Chanſons que tout ça. Eſt-ce que l'ordinaire d'un Procureur n'eſt pas aſſez pour la fille d'un Meunier ? Qu'eſt-ce que tu peux li trouver de mieux dans le Village ?

CLAUDINE.

Un garçon que tu connais bien ; c'eſt Gervais, le fils de ton ami, à qui tu la promettais tous les ſoirs, quand il revenait de la pêche nous apporter de ſi bonnes anguilles. Son fils fait le même métier, il convient mieux à ta fille que ton Monſieur Vuide-gouſſet.

SILVESTRE.

Pardi voire ! Gervais ne reſſemble pas à ſon père. Il eſt trop dépenſier. De l'humeur dont il eſt, il ira vendre ſon biau poiſſon à la Ville, pour boire, & ne li laiſſera que le goujon. Eſt-ce que ça t'accommodera ça, Lucette ?

LUCETTE.

Non, mon père ; je ne voudrais pas de Gervais, puiſqu'il ne vous plaît pas.

SILVESTRE.

Eh bien! entends-tu Claudine; je ne la force pas de le dire. Moyennant ça, Lucette, tu consentiras donc plus aisément à prendre un Procureur de notre Élection encore?

LUCETTE.

Non, mon père; je ne veux pas non plus du Procureur, puisqu'il déplaît à ma mère.

CLAUDINE.

Tu refuses donc le sien aussi-bien que le mien, tu ne veux donc pas te marier?

LUCETTE.

Je ne dis pas cela, ma mère.

SILVESTRE.

Ah! ah!... Il y a queuque godeluriau sur le tapis qui t'empêche de faire note volonté, hom! Je me doute que le petit Vincent, le Couvreux.... Dis-nous un peu la vérité, Lucette.

LUCETTE.

Il est vrai que si c'était Vincent que vous me proposiez.... je serais plus obéissante.

CLAUDINE.

Ah bian oui! obéissante, pour ce qui te plairait, cela est bian aisé. Je t'entends. Eh bian! puisque tu veux nous contrarier tous deux, tu en seras la dupe. Et si mon mari ne veut pas prendre mon parti, je prendrons le sien, nous, & tu seras Procureuse, là.

SILVESTRE.

Claudaine, je te prends au mot.

CLAUDINE

Pas ſi vîte, s'il vous plaît, Monſieur Silveſtre. Je voulons voir auparavant ſi à ſon âge alle aura la tête plus dure que nous; je varrons ça.

SILVESTRE.

Ah! oui, oui, j'varrons; j'avons trop d'obligation à Monſieur Vuide-gouſſet pour vous écouter. C'eſt lui qui me prête tout l'argent dont j'ai beſoin pour mes avances.... Ah! ah! Il aime ma fille, je me brouillerais avec lui. Oh! que nenni! oh! que nenni!

CLAUDINE.

Bon! il ne te prête pas ſon argent ſans un gros intérêt.

SILVESTRE.

D'accord; mais il envoye ſon bled moudre à mon moulin.... Chacun fait ſon métier; ſuffit que je n'en ſuis pas la dupe. Tiens, dans ce moment même que mon griſon viant de mourir, il m'en faut un autre pour porter mes moutures, je n'ai pas le ſou. Qu'eſt-ce que je ferais ſans lui..... Laiſſe-moi tranquille. Chacun ſçait ſes affaires; je vais lui parler tout-à-l'heure.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

CLAUDINE, LUCETTE.

CLAUDINE.

JE ne te conseille pas de me jouer le tour de donner la préférence à l'amoureux de ton père. Souviens-toi que dans les petites histoires du ménage une mère est plus capable de rendre de bons services à sa fille : prends-y bien garde. Va-t-en au moulin. J'ai affaire ailleurs. J'y vas bientôt retourner.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

LUCETTTE, *seule.*

HEUREUSEMENT que mon père & ma mère ne sont pas d'accord. Cela pourra donner le tems à Vincent de se retourner. C'est lui que je vois.



SCENE IV.

LUCETTE, VINCENT.

VINCENT.

AH! te voilà, Lucette. Eh bien! ſais-tu ce que ton père & ta mère penſent pour moi?

LUCETTE.

Pour toi? Bon! ils veulent me donner chacun un mari.

VINCENT.

Chacun un mari, dis-tu? Tu ne pourras jamais réſiſter contre deux. Je n'ai donc plus d'eſpérance?

LUCETTE.

Au contraire: j'aime bien mieux deux qu'un.

VINCENT.

Comment! deux.

LUCETTE.

Eh! oui. S'ils voulaient le même, nous ſerions perdus. Mon père veut que j'épouſe le Procureur Vuide-gouſſet, & ma mère veut Gervais.

VINCENT.

Gervais? Ah! pour celui-là, je m'en déferai bien; il ſçait ce que pèſe mon bras, quand nous avons querelle enſemble. Quand il s'agira de lui diſputer ma maitreſſe, tu dois bien croire que cela relevera encore mon courage. Je ne m'in-

quiète pas de lui.... Il n'y a que le Procureur.... Diable! un Procureur....

LUCETTE.

Bon! il n'eſt pas ſi fort que Gervais.

VINCENT.

Non; mais il ſe fait toujours ſuivre par ſes Clercs. Et puis avec les gens de chicane, les coups ne réuſiſſent pas. Plus on les bat, plus ils ſont forts; ils ne demandent que plaies & boſſes pour vous faire aſſigner. Ils font plus de mal avec une plume, qu'on ne peut leur en faire avec un bâton.

LUCETTE.

Eſt-ce que tu ne pourrais pas trouver d'autre moyen, pour te défaire de lui?

VINCENT.

Je ne ſais pas; mais j'ai ouï dire que celui-là à fait tant de tours de paſſe-paſſe qui le perdraient, ſi l'on pouvait les prouver.

LUCETTE.

Oh! Vincent, ſi tu pouvais....

VINCENT

Tu crois bien que je ferai tout ce que je pourrai, pour ſupplanter ce vieux Bélître-là.

LUCETTE

Hélas! qu'eſt-ce que je ferai avec un vilain avare comme lui.

VINCENT.

Je crois que tu ferais maigre chère.

LUCETTE.

Je m'en doute bien; cela me fait trembler....

Mais, j'entends quelqu'un. Ce ne peut être que mon père, ſonge que le tems preſſe.

VINCENT.

Oui, oui, je vais achever la couverture d'une maiſon ici près. Tiens, là-bas.... & je te reverrai.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

LUCETTE, *ſeule.*

VOILA mon père avec ſon Procureur. Allons-nous-en.

SCENE VI.

LUCETTE, SILVESTRE, VUIDE-GOUSSET, BROUTILLARD.

SILVESTRE.

POUVEZ-VOUS me faire un plaiſir, Monſieur Vuide-gouſſet ?

VUIDE-GOUSSET.

N'en doutez pas. Mais je vois votre fille qui s'en va; je voudrais lui parler.

SILVESTRE.

Bian volontiers. Lucette, viens ici, Lucette....

Fais donc la révérence à Monsieur Vuide-Gousset. (*Elle fait une très-petite révérence.*) Est-ce comme ça ? Tout bas donc pour Monsieur le Procureux, jarnigoi !

VUIDE-GOUSSET.

Laissez, laissez; ne vous fâchez pas. Bon jour, ma petite Lucette.

LUCETTE, *à part.*

Sa petite Lucette.... Bon jour, Monsieur.

VUIDE-GOUSSET.

Eh bien ! mon enfant, avez-vous été bien aise de ce que je vous ai envoyé tantôt exprès de la Foire par mon Clerc ? Ce n'était qu'un petit présent.

LUCETTE.

Oh ! bien petit !... Un paquet de gimblettes.

VUIDE-GOUSSET.

Ce n'est qu'en attendant. J'en ai de plus beaux à vous faire, en nous mariant, qui vous plairont sûrement davantage.

LUCETTE.

Je ne suis pas intéressée : ne vous ruinez pas pour moi.

SILVESTRE.

Est-ce comme ça qu'on répond à Monsieur le Procureux qui veut bian te faire l'honneur de te faire sa femme, par préférence sur tout le Village ?

VUIDE-GOUSSET.

Certainement, il ne tiendrait qu'à moi de choisir.

LUCETTE.

Je ne veux pas faire tort à d'autres. Ne vous contraignez pas.

VUIDE-GOUSSET.

Non, non, Lucette, je ne suis que mon goût pour vous; ne croyez pas que tout autre puisse me plaire.

LUCETTE.

Ah! je n'ai pas peur de cela. Je n'en ferais pas jalouse, je vous assure.

VUIDE-GOUSSET.

Vous êtes une petite ingratte.

SILVESTRE.

Tu es une sotte, tu ne sais pas connaître le prix de Monsieur Vuide-gousset.... Mais tiens, regarde donc la mine qu'un Procureux a avec cette robe-là? Comme en se rengorgeant là-dessous, ça vous li bâille un air d'importance. Ça ne te donne pas dans la vue? Est-ce que tu n'y vois goutte?

VUIDE-GOUSSET.

Ne la grondez pas, Silvestre. Le mariage lui ouvrira les yeux, sur-tout quand elle se verra elle-même parée, comme je veux qu'elle le soit pour mon état de Procureur en Élection.

LUCETTE.

Je n'aime pas la grande parure, cela m'embarrasserait; je me trouve plus alerte, comme je suis. On se remue mieux en petit corset dans son ménage. Gardez vos atours pour d'autres qui en feront plus curieuses que moi.

SILVESTRE.

N'en dis pas davantage, tians, de peur que la patience m'échappe. Va-t-en plutôt, Lucette; va-t-en.

LUCETTE, *en s'en allant.*

Oh! tant mieux, c'eſt ce que je demande.

SCENE VII.

VUIDE-GOUSSET, SILVESTRE, BROUTILLARD.

SILVESTRE.

OH! oh! je réduirons ſte petite tête-là; ne vous mettez pas en peine, Monſieur Vuide-gouſſet.

VUIDE-GOUSSET.

Quand je l'aurai, j'en viendrai bien à bout. Une jeuneſſe eſt comme une pâte encore tendre, cela ſe paîtrit comme on veut; allez, je n'en ſuis pas embarraſſé, pourvu que vous teniez ferme.

SILVESTRE.

Ah! ſoyez-en bien ſûr.

VUIDE-GOUSSET.

Eh bien! dites-moi, quel était le plaiſir que vous vouliez de moi?

SILVESTRE.

Je vous ai dit que mon griſon était mort ces

jours derniers, & que j'en ai beſoin d'un autre pour porter mes moutures.

VUIDE-GOUSSET.

Ah, oui? Vous venez de m'en montrer un, en traverſant la Foire, que vous voudriez bien acheter.

SILVESTRE.

Oui, vraiment; mais toutes mes Pratiques me doivent. Le tems eſt ſi dur, qu'on ne peut tirer de l'argent de perſonne. Je ſuis à court dans le moment.

VUIDE-GOUSSET.

Je vous entends. Je ſuis à votre ſervice; & pour vous le prouver, je veux l'acheter moi-même; laiſſez-moi faire. Puiſque j'épouſe votre fille, ce ſera un préſent de nôce.

BROUTILLARD, *à part.*

Diable! il eſt donc bien amoureux.

SILVESTRE

Ah! Monſieur Vuide-gouſſet, vous méritez bian toutes les colères où je me mets pour vous faire aimer de Lucette. Si ma femme s'entête davantage à préſent, elle verra beau jeu.

VUIDE-GOUSSET.

Je m'en fie bien à vous. J'aime Lucette de tout mon cœur; & d'ailleurs à mon âge, je ne veux pas, entre nous, prendre une femme qui en ſache trop long. Lucette, ou je me trompe, eſt encore novice, n'eſt-ce pas?

SILVESTRE.

Mais, dame.... Je crois que oui.... du moins.

Ah ! oui, oui..... Au Village, ça eſt encore tout neuf à quinze ans, je vous en réponds. Et pis vous varrez ça, Monſieur l'Procureux, vous le varrez.

VUIDE-GOUSSET.

Oui, je le verrai, & pour conſerver ſon innocence, je lui défendrai de batiſoler avec mes Clercs : car ces égrillards-là ſont une peſte pour les jeunes femmes ; j'y pourvoirai. Mais vous, par votre autorité de père, voyez à la déterminer.

SILVESTRE.

N'en doutez pas.

VUIDE-GOUSSET.

Avant qu'il ſoit une demi-heure, vous aurez le griſon. Je le reconnaîtrai bien ; comptez ſur ma parole.

SILVESTRE.

Et vous, ſur la mienne. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

VUIDE-GOUSSET, BROUTILLARD.

VUIDE-GOUSSET.

ÉCOUTE, Broutillard : il faut m'aider à avoir ce griſon-là à bon marché, car tu vois que j'en fais préſent à Silveſtre.

BROUTILLARD.

Je l'ai bien entendu, & cela m'a ſurpris.

Comment !

Comment ! un Procureur faire des préſens ! Mais ſavez-vous bien, Monſieur, ne vous en déplaiſe, que c'eſt déroger à la coutume.

VUIDE-GOUSSET.

Je le ſais bien ; mais c'eſt pour engager Silveſtre à ne pas fléchir ſur mon mariage avec ſa fille ; car enfin elle me plaît, & tu ſais que l'amour.....

BROUTILLARD.

D'un vilain fait un libéral.

VUIDE-GOUSSET.

Qu'eſt-ce que tu dis ?

BROUTILLARD.

Que vous êtes bien généreux aujourd'hui. Vous avez déja envoyé des gimblettes à la fille, & vous voulez payer un griſon au père. Diantre ! vous vous mettez en frais.

VUIDE-GOUSSET.

Il eſt vrai que c'eſt bien de la dépenſe, vraiment. Si ce griſon avait appartenu à un de mes Clients, j'aurais ſi bien fait qu'il ne m'aurait rien coûté ; mais c'eſt un homme qui vient le vendre à la Foire, que je ne connais pas. Cependant, il m'a bien l'air d'un imbécille.... Tâchons d'en tirer parti ; comment m'y prendre ? Songe-y de ton côté.

BROUTILLARD.

Oui, oui.

SCENE IX.

VUIDE-GOUSSET, BROUTILLARD, VINCENT.

VINCENT, *ſur la maiſon.*

C'EST le Procureur avec ſon Clerc, ils ſont ſeuls.... Écoutons.

VUIDE-GOUSSET.

Quoi..... Eh bien ! as-tu imaginé quelque choſe ?

BROUTILLARD.

Pas encore.

VUIDE-GOUSSET.

Cela n'eſt pas aiſé..... Mais, attends, ſi tu m'aides avec adreſſe, peut-être réuſſirons-nous.

BROUTILLARD.

Pour les coups de mains, vous ſavez que je vaux preſque un Procureur.

VIDE-GOUSSET.

Mais, oui. Tu feras ton chemin.

VINCENT.

Le frippon.

BROUTILLARD.

Frippon !

VIDE-GOUSSET.

Quoi donc, frippon ?

BROUTILLARD.

Pas plus frippon que vous, Monſieur ; entendez-vous ?

VUIDE-GOUSSET.

Eh ! non, non ; je ne le penſe pas, puiſque nous travaillons de concert.

VINCENT.

Ils le ſont bien tous deux.

BROUTILLARD.

Et ſi nous le ſommes tous deux, vous n'avez donc rien à me reprocher ?

VIDE-GOUSSET.

Non, ſans doute. Il ne s'agit pas de cela.... Penſons à notre affaire. Je réfléchis que....

VINCENT.

Je le vois, l'homme au griſon.

VUIDE-GOUSSET.

Tant mieux, il ne faut pas le manquer.

BROUTILLARD.

Qui ?

VUIDE-GOUSSET.

Le griſon. Nous voilà au coin d'un petit bois, perſonne ne nous voit... Il me vient une bonne idée.

VINCENT.

Ils vont l'aſſaſſiner.

VUIDE-GOUSSET.

L'aſſaſſiner ! Toi, y penſes-tu ?

BROUTILLARD.

Qui, moi ? Non, non pas. La Juſtice, Monſieur...

VUDE-GOUSSET.

Crois-tu que ce ſera moi ? Je n'en ferai parbleu rien.

BROUTILLARD.

Faites-le, ſi vous voulez. Je ferai ce que vous voudrez avec la plume ; mais pour cela, cherchez-en d'autres. Diable ! il y va de ça.... Adieu, adieu, Monſieur ; je m'en vais, tirez-vous-en comme vous pourrez.

VUIDE-GOUSSET.

Écoute donc, ce n'eſt pas là mon intention.

BROUTILLARD.

Eh ! que voulez-vous donc dire ?

VUIDE-GOUSSET.

Et toi-même, es-tu fou ? J'ai un moyen.... bien moins dangereux ; reſte avec moi.

BROUTILLARD.

A la bonne heure.

VUIDE-GOUSSET.

Tu vas le voir.... J'entends quelque choſe de ce côté-là. C'eſt lui, ſans doute : cachons-nous derrière ces arbres. Tu me ſuivras pas-à-pas ſans bruit, & tu conduiras le griſon à Silveſtre, ſi je peux réuſſir.

BROUTILLARD.

Il ſuffit.

VINCENT.

Ah ! parbleu, il faut que je voye juſqu'où ils pouſſeront leur fourberie.

SCENE X.

VINCENT, *toujours ſur la maiſon ;* VUIDE-GOUSSET, BROUTILLARD, *cachés ;* GILLES, *tenant ſon griſon.*

GILLES.

JE n'ai point encore pu vendre mon griſon ; mais ſi je peux en avoir dix écus, cela fera, avec ce que j'ai déja amaſſé, deux cens francs. Je ſerai bien content : car Colette, quoi qu'elle diſe qu'elle m'aime bien, alle veut que j'aye queuque choſe devant moi pour l'épouſer. Ah ! dame, alle a raiſon, au bout du compte, il faut de ça dans le ménage.

VINCENT.

Le pauvre diable !

GILLES.

Qu'eſt-ce que j'entends ?.... On appelle le diable. J'ai toujours ouï dire que dans le coin de ce petit bois il y revenait des loups-garoux.

VINCENT.

Oui, prends garde à toi.

GILLES.

Je n'en peux plus.... Me voilà pris.... Si je pouvais me ſauver.... Les jambes me tremblent ; marchons comme je pourrons.

VUIDE-GOUSSET, *à son Clerc.*

Il a peur de quelque chose. L'occasion est bonne.

GILLES.

On dit qu'il ne faut pas regarder derrière soi, que ça vous torderait le cou. (*Vuide-gousset détache le grison, & se passe la bride au cou.*) J'ai encore bien du chemin à faire avant de sortir de-là... Je n'entends plus rien.... Si je montais sur mon grison, j'irais plus vîte.... Je ne sais pas si j'aurai la force de grimper dessus. Voilà une grosse pierre qui m'aidera. (*Il se retourne & apperçoit le Procureur. Il se jette en bas de frayeur.*) Ah! que vois-je? Je suis perdu.

VUIDE-GOUSSET.

Eh! non, non; je suis un Procureur.

GILLES.

Ah! c'est le diable.

VUIDE-GOUSSET.

Ne craignez rien, mon ami. Tenez, regardez-moi.

GILLES.

Monsieur le diable, ayez pitié de moi; je vous demande pardon.

VUIDE-GOUSSET.

Je ne veux pas vous faire du mal.

GILLES.

Monsieur, c'était mon âne que je tenais par la bride, & c'est vous. Vous êtes un sorcier.

VUIDE-GOUSSET.

Non, mon ami. Je vous ai dit que j'étais un Procureur, & cela eſt vrai.

GILLES.

Mais, comment êtes-vous donc là à la place de mon âne ?

VUIDE-GOUSSET.

Ah ! mon cher ami, c'eſt une choſe ſingulière ; Je veux bien & je dois vous apprendre l'accident qui m'eſt arrivé. Écoutez-moi : approchez-vous ſans crainte.

GILLES.

Mais, Monſieur.

VUIDE-GOUSSET.

Encore donc.

GILLES.

Me voilà bien là : parlez..... Je ne ſuis pas ſourd, j'entends bien de loin.

VUIDE-GOUSSET.

Vous ne ſavez pas que tous les Procureurs ont un pacte avec le diable, pour qu'il leur aide à embrouiller les affaires, afin de gagner de quoi vivre, ſans quoi il n'y aurait pas de l'eau à boire dans le métier.

GILLES.

Vraiment, il faut bien que ce ſoit le diable qui leur donne à tous tant de détours dans la chicane ; car j'étais mineur à la mort de mon père, ils ont tout mangé.

VUIDE-GOUSSET.

Cela arrive ſouvent dans une Cauſe où la route

devrait être toute ſimple ; on forme un labyrinthe où l'on ne peut plus ſe reconnaître : dame, c'eſt ce qui occaſionne la quantité de paperaſſes qui fait notre profit.

GILLES.

Ce qui ruine les pauvres Plaideurs. C'eſt par trop de fripponneries, auſſi.

VUIDE-GOUSSET.

Ce que vous dites eſt juſte, car il nous eſt bien permis, en pillant nos Clients, d'aller juſqu'à un certain point ; mais pour nous punir d'être aſſez mal adroit, pour laiſſer découvrir nos excès, le diable, par notre pacte avec lui, a le droit de nous changer en âne.

GILLES.

Comment! que dites-vous-là ?

VUIDE-GOUSSET.

La vérité : vous en voyez la preuve en moi. Lorſque le tems de notre punition eſt paſſé, nous redevenons ce que nous étions.

GILLES.

Et malheureuſement pour moi, votre tems vient de finir. C'était donc pour cela que vous appelliez le diable tout-à-l'heure ?

VUIDE-GOUSSET.

Le diable ?... Oui.... oui.... Je ſentais que mon tems expirait, & que j'allais redevenir Procureur.

GILLES.

Il fallait donc attendre que je vous euſſe vendu à la Foire. C'eſt un vilain tour que vous me jouez-là.

VUIDE-GOUSSET.

Je n'étais pas le maître du moment, mais j'eſpère que vous ne m'en voudrez pas; vous avez l'air trop bon-homme pour cela.

GILLES.

Que trop bon; car depuis que vous me ſervez de de monture, je ne vous ai pas, je crois, donné dix coups de diguet.... (*A part lui.*) Si j'avais ſçu que c'était un Procureur, comme je l'aurais roſſé.... (*Haut.*) Mais, là, dites : n'eſt-il pas vrai que je vous ai mené bien doucement?

VUIDE-GOUSSET.

Je ne me plains pas de vous.

GILLES.

Mais je me plains, moi. Ça n'arrange pas mes affaires. Vous ne ſavez pas le tort que ça me fait. Mon âne allait me ſervir pour mon mariage. J'allais le vendre; & v'là tout au breniquet.

VUIDE-GOUSSET.

Écoutez, écoutez.... Il y a un moyen de vous conſoler.

GILLES.

Comment! ſeriez-vous aſſez honnête homme?

VUIDE-GOUSSET.

Comment vous appellez-vous?

GILLES.

Gilles, pour vous ſervir.

VUIDE-GOUSSET.

Gilles? Bon. Où demeurez-vous?

GILLES.

A deux lieues d'ici, à la Haute-Futaye. (*A part lui.*) Il veut me rendre l'argent de mon grifon.

VUIDE-GOUSSET.

J'irai vous voir.

GILLES.

Bien de l'honneur pour moi, Monfieur ; vous me trouverez bien. On connait Gilles par-tout.

VUIDE-GOUSSET.

Je le crois bien..... Je vous donnerai mon adreffe.

GILLES.

Votre adreffe.... Ce n'eft pas là de l'argent ; pourquoi faire, Monfieur ?

VUIDE-GOUSSET.

Parce que je veux être votre ami, & vous récompenfer de la perte que vous avez faite.

GILLES.

Ah ! Monfieur, vous êtes bien bon, vous m'avez coûté dix écus.

VUIDE-GOUSSET.

Je veux faire mieux que cela pour vous.

GILLES.

Oui-dà, Monfieur ; vous ne méritiez pas ce qui vous eft arrivé. Ah ! l'honnête Procureur ! Qui s'y ferait attendu ?

VUIDE-GOUSSET.

Oui, oui. Tenez..... fi vous avez quelque procès, je m'en chargerai : en vous traitant en confcience, je vous épargnerai plus de la moitié

des frais, vous regagnerez plus que vous ne perdez.

GILLES.

Bon...

VUIDE-GOUSSET.

Au revoir, Maître Gilles.

GILLES.

Adieu, Monſieur. (*Vuide-gouſſet ſort.*)

SCENE XI.

GILLES, *ſe croyant ſeul;* VINCENT, *toujours ſur la maiſon.*

GILLES.

ME v'là bien avancé! J'étais bien étonné auſſi qu'un Procureur voulut rendre.... Mais, je pourrais pourtant bien lui faire un bon procès.... Et où le trouver? Et puis un Procureur! il me rongerait juſqu'aux os.... J'y ai été pris.

VINCENT.

Cet homme-là me ſera peut-être utile; allons lui parler.

GILLES.

Je crois, tout réfléchi, qu'il vaut mieux perdre que de plaider avec ces gens-là.... Qu'eſt-ce que j'entends? Eſt-ce encore quelque Procureur.... Mais je n'ai plus rien à voler.

VINCENT, *arrivant.*

Qu'avez-vous donc?

GILLES.

Rien, rien : c'eſt que je viens d'avoir une belle peur tout-à-l'heure, je n'en ſuis pas encore bien remis. Si vous ſaviez la choſe terrible qui m'eſt arrivé, allez.... Je n'en reviens pas.

VINCENT.

Il eſt vrai qu'elle eſt bien ſingulière.

GILLES.

Oui, vraiment. Eſt-ce que vous la ſavez ?

VINCENT.

Oui, j'ai tout vu, je ſais tout ; & je connais le Procureur.

GILLES.

Bon ! Ne pourriez-vous pas m'expliquer cela ?

VINCENT.

Je vous l'expliquerai, quand j'aurai vu quelqu'un à qui j'ai affaire..... Ne vous en allez pas chez vous. Vous ne perdrez peut-être pas votre griſon.... Allez dans un moment m'attendre au Cheval blanc. J'irai vous y trouver ; n'y manquez pas.

GILLES.

Oh ! que non, oh ! que non. Je vais y aller.

VINCENT, *à part, en s'en allant.*

Il faut avertir Lucette de ma découverte.

SCENE XII.

GILLES, *seul.*

S'IL pouvait me faire rendre mon argent ; ce serait un honnête homme.

SCENE XIII.

GILLES, SILVESTRE, *conduisant son grison.*

GILLES.

MAIS, qu'est-ce que je vois ? Voilà un grison qui ressemble bien au mien. Qu'est-ce que cela signifie ? C'est lui ! c'est lui-même ! V'là toute son encolure, les marques qu'il portait ; ah ! c'est lui-même !

SILVESTRE.

Qu'est-ce que tu regardes donc tant là, toi ?

GILLES.

Eh, parbleu ! je regarde ton grison.... Je ne me trompe pas.... Adieu, mon argent ; le Procureur a déja recommencé ses fredaines. C'est lui, c'est lui !

SILVESTRE.

La fin de ça, est-ce que ste bête-là te doit queuque chose ?

GILLES.

Ça se pourrait bien. Où est-ce que tu l'as eu ?

SILVESTRE.

Eh, parbleu! à la Foire.

GILLES.

Aujourd'hui?

SILVESTRE.

Pardi, oui.

GILLES.

J'en ſuis fâché pour toi.

SILVESTRE.

Eh bien! v'là qui eſt drôle. Et pourquoi donc ça?

GILLES.

C'eſt que tu ne ſais pas tout. Tu crois donc bonnement que c'eſt un âne que ça, pauvre nigaud?

SILVESTRE.

Mais, mais, voyez ſt'imbécille! Eſt-ce que tu as la berlue?

GILLES.

Pas tant que toi. Je le connais bien, va; il a été à moi pendant deux ans.... C'eſt bien un âne; mais ce n'eſt pas un âne. Je te ſoutiens, moi, vois-tu, que ce n'eſt pas pas là un âne, encore un coup, comme tu crois le voir, entends-tu? Et je te conſeille, pour ton bien, de le revendre tout-à-l'heure.

SILVESTRE.

Allons donc, allons donc. Je ſuis bien bon de t'écouter.... (*A part lui.* Il a la cervelle timbrée, le pauvre garçon.

GILLES.

Va, tu ne ſais pas le fin de l'hiſtoire, comme

moi ; tant pis pour toi, ſi tu ne veux pas me croire. J'y ai été pris, tu le feras à ton tour.

SILVESTRE.

Que diable veut-il dire ? Mais, au moins, dis-moi donc ce que c'eſt ?

GILLES.

Eh bien ! c'eſt un Procureur, puiſque tu veux le ſavoir.

SILVESTRE.

Oh ! pour le coup, en voilà bien d'un autre. J'avais bien raiſon de penſer que tu avais perdu la tête.

GILLES.

Eh non, non. C'eſt qu'il a trop pillé & trop bêtement. Tu ne ſais pas le chic, toi.

SILVESTRE.

Où vas-tu chercher de pareilles extravagances ? Adieu, adieu.

GILLES.

Attends, attends. Que je lui diſe deux mots à l'oreille..... Parlez, Monſieur le Procureur, vous v'là donc encore une fois rechangé en âne ? Comment ! vous n'avez pu vous corriger de vos ſottiſes ? Vous avez donc pillé de nouveau ſans adreſſe ? Vous méritez bien ce qui vous arrive.

SILVESTRE.

Par ma foi, ſthomme-là eſt bien fou.

GILLES.

Vois-tu qu'il m'entend bien.... Il n'y a point à ſecouer les oreilles. Vous n'avez pas voulu

me rendre l'argent que vous me faisiez perdre ; vous en v'là puni. Allez, je vais vous recommander de la bonne façon.... Écoute, l'ami.

SILVESTRE.

Qu'est-ce que tu vas encore me chanter? Je ne crois pas un mot de toutes tes rêveries.

GILLES.

A la bonne heure. Je t'avertis donc seulement que c'est un chien de paresseux; mais qui va comme un cheval de poste, quand on le rosse d'importance.

SILVESTRE.

Ah! pour ça, c'est bon à savoir. Je te suis obligé. Ne t'inquiètes pas; s'il ne tient qu'à ça, j'avons le bras bon.

GILLES.

Tu feras bien. Adieu.... Va, va, frippon, tu te souviendras de moi. Je serai vengé du Procureur sur le grison..... Allons-nous-en au Cheval blanc. (*Il sort.*)

SCENE XIV.

SILVESTRE, CLAUDINE, LUCETTE.

SILVESTRE, *sans voir Claudine, ni Lucette.*

IL y a queuque chose là-dessous que je ne comprenons pas.... (*Les appercevant.*) Ah! je vois notre femme & note fille.... Vous v'là toutes deux,

deux, j'en ſuis bien aiſe. Je vais bientôt revenir avec Monſieur Vuide-gouſſet. Je lui ai promis de finir nos arrangemens aujourd'hui; attendez-moi là.

SCENE XV.

CLAUDINE, LUCETTE.

CLAUDINE.

AH! pardi, oui; avec ſon chien de Procureux; tians, Lucette, il faut tenir ferme; je veux bien abandonner Gervais, puiſqu'abſolument tu ne l'aimes point. Tu ſais que ton père m'a battue pour me forcer à me tourner du côté de Monſieur Vuide-gouſſet; ça me fera faire tout le contraire.

LUCETTE.

Vous avez raiſon; & moi, je n'en voudrois pas par rapport à vous.

CLAUDINE.

Je t'en fais bon gré, & pour les faire enrager tous les deux, je me mets du côté de Vincent. Tiens bon, toi: je vais faire carillon contre le Procureur; mais l'as-tu vu, Vincent?

LUCETTE.

Non, je n'ai vu que ſon petit frère Jacquot qui m'a dit de ſa part qu'il en fait aſſez du Procureur, pour le mettre dans l'embarras.

CLAUDINE.

Le vilain homme, qui me fait battre par mon mari! Ah! s'il devenait jamais le tien, & que tu

voulusses m'en croire, il s'en repentirait. Je t'en apprendrais le moyen.

CLAUDINE.

J'aime bien mieux ne pas l'épouser. Mais voilà Vincent.

SCENE XVI.

VINCENT, CLAUDINE, LUCETTE.

LUCETTE.

EH bien! sçais-tu quelque chose?

VINCENT.

Oui.... Mais voilà ta mère.

LUCETTE.

Il n'y a rien à craindre.

CLAUDINE.

Non. Je suis pour toi à présent; tu ne sais donc pas que ce maudit Procureur m'a fait battre par mon mari. Ah, jarnonbille! tu crois ben qu'on ne serait pas femme, si on ne se vengeait pas.

VINCENT.

On sait cela. Je suis fâché des coups que Silvestre vous a donné; mais à quelque chose malheur est bon.

LUCETTE.

Oui; car, comme tu vois, ma mère est pour nous; mais si de ton côté tu ne fais rien, nous n'en serons pas plus avancé.

VINCENT.

Ne t'inquiète pas ; puiſque ta mère eſt pour nous, j'ai bonne eſpérance. Le Procureur a fait un tour pendable. Il aura de la peine à s'en tirer. J'ai un homme qui le mettra au pied du mur. Je vais te raconter cela. ... Imagine-toi que.... Mais j'entends quelqu'un.... Paix.... C'eſt ton père.

CLAUDINE.

Avec ſon Procureux.

SCENE XVII.

CLAUDINE, LUCETTE, VINCENT, SILVESTRE, VUIDE-GOUSSET.

SILVESTRE.

C'EST bon. Vous v'là toutes deux... Mais qu'eſt-que Vincent fait là.

VINCENT

Je venais pour conſulter Monſieur le Procureur.

VUIDE-GOUSSET.

Moi! Sur quoi?

VINCENT.

Sur une petite difficulté au ſujet du mariage de Lucette.

SILVESTRE.

Tu vians nous la bâiller belle, toi. Je ſavons bien qu'il y a queuque choſe entre vous deux ; mais

toute la manigance que tu auras pu faire avecelle, ne ſarvira de rien.

VUIDE-GOUSSET.

Ce garçon-là eſt ſingulier. De quoi ſe mêle-t-il?

SILVESTRE.

Eh, pardi! ſans doute. J'avons donné notre parole d'honneur à Monſieur Vuide-gouſſet de li bâiller note fille en mariage. J'avons juré foi de Meunier. Y a-t-il rian de plus fort que ça?

CLAUDINE.

Et nous, j'avons juré tout le contraire. Note fille aime Vincent; c'eſt un bon Couvreur, dont alle ſe trouve contente. J'nous ſommes, à cauſe de ça, déſiſtée de Gervais. Il faudra bien que vous faſſiez de même.

VUIDE-GOUSSET.

Claudine, Claudine, il ne faut pas que la poule chante plus haut que le coq.

SILVESTRE

Bian dit, ça, Monſieur le Procureur.

CLAUDINE.

Quand le coq chante mal, la poule peut lever la crête; & prenez-y garde, Monſieur le Procureux.

SILVESTRE.

Claudine, ſouviens-toi de ce matin.... J'entends & je prétends que Monſieur le Procureur ſoit mon Gendre, entends-tu. Et toi, Vincent, il te convient bien de t'entremêler dans tout ça... Je ſais pourquoi je li donne la préférence, peut-être.

VINCENT.

Ah ! oui, oui ; il eſt vrai que je n'ai pas le ſecret d'avoir un âne, comme lui, à ſi bon marché, pour vous en faire préſent.

VUIDE-GOUSSET.

Comment, le ſecret! Que veut-il dire, le ſecret! Prenez garde à ce que vous dites, mon petit ami. A bon marché! Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Je paie comme un autre, les choſes ce qu'elles valent, entendez-vous. Que prétendez-vous dire ?

VINCENT.

Que tout le monde ſait que Monſieur Vuide-gouſſet prend tous les moyens poſſibles pour ne pas vuider ſon gouſſet, & cela ne ſerait pas difficile à prouver.

VUIDE-GOUSSET, *à part.*

Saurait-il quelque choſe ? (*A Silveſtre.*) Silveſtre, renvoyez ce jeune étourdi-là, il en dit trop.

CLAUDINE.

Ah ! oui, il en dit trop pour vous ; mais ce qu'il dit devrait faire rentrer mon mari en lui-même. Tu n'as pas aſſez d'adreſſe, vois-tu. Ne ſais-tu pas que tout le Village dit que ton métier eſt un métier de Voleur.

LUCETTE.

Rien n'eſt plus vrai, mon père ; & c'eſt pour cela qu'on vous a donné le ſobriquet de Pille en ſac.

SILVESTRE.

Je ſavons ça. Ce ſont des jaloux.

CLAUDINE.

Ça se peut; mais si l'on voit mettre ce nom de Pille en sac avec celui de Vuide-gousset, ça va faire trembler tout le Village, & nous ôter toutes nos pratiques.

SCENE XVIII.

GILLES, LES PRÉCÉDENS.

VINCENT.

TENEZ, tenez, voilà l'homme à qui il a volé l'âne.

VUIDE-GOUSSET, *se cachant.*

Que vois-je?...

CLAUDINE.

Bon... Parlez, Monsieur le Procureux; connaissez-vous st'homme-là qui vient?

VUIDE-GOUSSET, *à part.*

Comment me tirer de-là?

CLAUDINE.

Vous vous cachez; on se doute bien pourquoi. Les Frippons craignent le grand jour, Monsieur le Procureux.



SCENE XIX.

Le Procureur PREND-TOUT, *dans le Parquet.*
Madame CARPILLON, *dans une Loge.*
UN MEUNIER, *de l'autre.* LES PRÉCÉDENS.

PREND-TOUT, *ſe levant.*

C'EST trop jouer les Procureurs, auſſi. Toujours frippons, frippons. Paſſe pour les Meuniers.

SILVESTRE.

Excuſez, Monſieur le Procureur; ma femme eſt une impertinente. On ſait ce que c'eſt qu'un Procureur dans le fond.

PREND-TOUT.

Sans doute.... Mais, mais avec votre air goguenard, ſachez qu'on doit les ménager, au bout du compte.

LE MEUNIER.

Et pourquoi les ménagera-t-on plutôt que les Meuniers, je vous prie, Monſieur le Procureur. Avez-vous plus que nous le droit de voler, ſans qu'on oſe le dire? Oh! je crois que ſur ſt'article-là je nous valons bien.

Madame CARPILLON.

Ah! pardi, oui. La reſſemblance n'eſt pas difficile à trouver; l'un porte les ſacs au moulin & l'autre à l'Audience. On ſait bien ce qu'ils leur valent à tous deux. L'un gagne en les vuidant, & l'autre en les rempliſſant.

PREND-TOUT.

Taiſez-vous, ma mie. Je vous trouve bien plaiſante de comparer un Procureur à un Meunier.

Madame CARPILLON.

Ma mie! mais voyez donc! Comme ſi on ne connaiſſait pas Monſieur le Procureur Prend-tout. Il connaît bien auſſi Madame Carpillon, lui. J'ai paſſé par ſes mains, moi, telle que vous me voyez. Pour un miſérable petit procès que j'ai eu, ſi vous ſaviez comme il m'a fait danſer mon inventaire.

SILVESTRE.

Mais, mais, Madame, on ne doit pas interrompre le Spectacle. Monſieur le Procureur eſt ici pour ſon argent comme vous.

Madame CARPILLON.

Et qu'il ne ſe cache donc pas. On peut bien rire aux dépens de ceux qui vivent aux nôtres. Tenez, je vois bien, moi, ce qui lui tient le plus au cœur; c'eſt de voir changer un Procureur en âne. C'eſt là ce qu'eſt piquant.

LE MEUNIER.

Oh! par ma foi, c'eſt bien dit. Je crois qu'il paſſerait tout le reſte.

Madame CARPILLON.

Et oui, oui. Il fallait plutôt le changer en émouchet; ça porte plume, & c'eſt fait pour voler. Ça vous enlève tous les poulets d'une baſſe-cour, l'un comme l'autre.

PREND-TOUT.

Cela eſt trop fort, je n'y puis tenir. C'eſt votre Pièce qui occaſionne tous ces ſarcaſmes-là... Je m'en plaindrai.... Nous verrons ſi l'on vous ſouffrira

d'habiller ainsi les gens.... Oh! je vous jure que je m'en plaindrai, soyez-en sûrs. (*En sortant.*) Nous verrons, nous verrons. Cela est affreux, cela est abominable.

SCENE XX ET DERNIERE.

VUIDE-GOUSSET, SILVESTRE, VINCENT, CLAUDINE, LUCETTE, GILLES.

GILLES.

Tout ça, tout ça est fort bien ; v'là bien du bruit. Mais tout ça ne me rend pas mon âne, à moi. Tu me l'as promis, Vincent.

VINCENT.

Oui, oui, mon ami Gilles. Tiens, voilà celui qui te l'a volé. Il veut me voler aussi ma Maitresse. Monsieur Vuide-gousset, qu'en dites-vous ?

VUIDE-GOUSSET, *à part.*

Mais, mais, que lui dire ? Payons d'effronterie. (*Haut.*) Eh bien ! que l'on me fasse assigner, je répondrai. Nous verrons si l'on prouvera une pareille accusation.... Je te ferai encore faire réparation d'honneur... Oh! oh! oh! petit drôle, tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir affaire à un Procureur ; il faut être bien hardi.

VINCENT.

Vous avez beau appeller la Chicane à votre ſecours; allons, Monſieur Vuide-gouſſet, il faut me céder Lucette & payer le griſon à Gilles, où je vas vous dénoncer à la Juſtice. Nous verrons ſi vous pourrez la tromper auſſi.

SILVESTRE.

Monſieur Vuide-gouſſet, v'là une vilaine affaire. Tirez-vous-en comme vous pourrez.

VUDE-GOUSSET.

Et non, non, il faut tout nier; il n'y a pas de témoins.

SILVESTRE.

Niais, niais, Monſieur le Procureur, niais.

VINCENT.

J'ai tout vu, moi, de deſſus cette maiſon-là où je couvrais.

CLAUDINE.

Eh bien! vous v'là pris.

VUIDE-GOUSSET.

Oh! je ne ſerai pas le plus fort. Je me déſiſte de mes prétentions ſur Lucette; mais au moins rendez l'âne à Gilles, que je ne perde que mes gimblettes.

SILVESTRE.

Non, palſanguoi! ce n'eſt pas moi qui l'ai volé; arrangez-vous.

VUIDE-GOUSSET.

Il faut donc avaler la pillule toute entière ; allons, je paierai le grifon. Mais consentez au mariage de Vincent ; car vous pourriez passer pour un receleur.

SILVESTRE.

Oui-dà, diable ! Allons, j'y consens.

CLAUDINE.

Me v'là contente ; & toi aussi, Lucette, n'est-ce pas ?

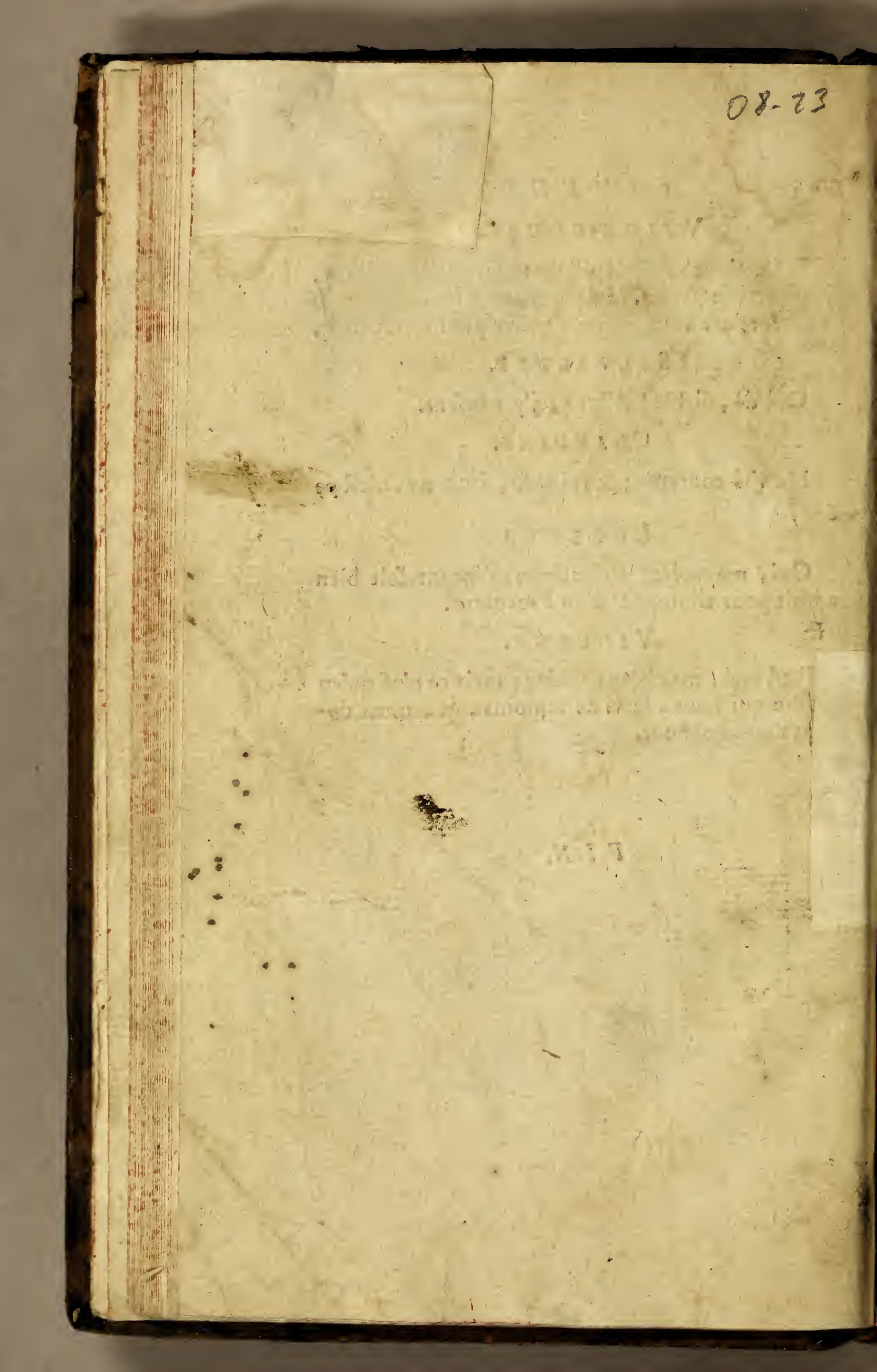
LUCETTE

Oui, ma mère, il faut que Vincent soit bien adroit pour triompher d'un Procureur.

VINCENT.

Il est vrai, ma chère Lucette ; mais ce n'est qu'au Public qui nous a servi de témoins, que nous devons notre bonheur.

FIN.


08-23



AN TROISIÈME.

